

12 mars

Les hommes de Verdun



Chaque jour
de la bataille
apporte son lot
d'héroïsme
et de tragédies.
Les soldats
vivent en enfer.

Le feu

Ci-dessus : « Ils ne passeront pas ! » (cri de guerre des soldats au cours des offensives), par Job. En haut : une pile Bayard. Page de droite : soldats français ramassant les blessés et les morts dans une tranchée.

©AKG IMAGES. © JEAN-PIERRE VERNEY. PAGE DE DROITE: ©AFP

Verdun a été la dernière grande victoire remportée par l'armée française se battant seule. Après Verdun, que l'on y réfléchisse, il n'y a plus que des victoires remportées dans le cadre d'une coalition.

Ces soldats français que nous avons vus monter au feu dans les camions qui roulent sur les 75 kilomètres du trajet Bar-le-Duc-Verdun sont, pour la plupart, des paysans venus de toutes les provinces d'une France encore aux trois quarts rurale. Aujourd'hui, les autoroutes négligent et font oublier les villages avec leurs mairies, leurs églises, leurs petites écoles et leurs monuments aux morts au milieu de la place. Que l'on fasse un détour jusqu'à ces monuments sur lesquels il se trouve parfois plus de noms qu'il n'y a de villageois vivants, et l'on comprendra les raisons qui, dans la conscience nationale, prolongèrent très longtemps le souvenir de la Grande Guerre. Pour 1916, les noms sur les monuments aux morts sont, très souvent, ceux des morts de Verdun, car près des deux tiers de l'armée française, 65 divisions sur 95, furent engagés dans la bataille et dans l'enfer. Alors que les Allemands laissaient dans les tranchées les mêmes 26 divisions quotidiennement complétées par des renforts, Pétain, très vite, avait pris la décision de remplacer une division, dès qu'elle approchait de la rupture, par une division « fraîche ». Règle qui fut transgressée, car 33 divisions furent engagées deux fois (jamais, en principe, dans le même secteur) et certaines trois fois.

Évoquer les hommes de Verdun, c'est, donc, évoquer tous les combattants français, car tous, sur le front, ont connu les mêmes épreuves. Mais c'est la bataille de Verdun – comme, bien plus tard, celle de Stalingrad – qui, par son ampleur, sa durée et sa concentration autour d'une ville historique, suscitera le plus grand nombre de témoignages. Non seulement de survivants, mais aussi de ceux tombés au front et dont les lettres conservées dans les familles disent, beaucoup mieux que les historiens, la tragédie quotidienne. Combien plus

importants, en effet, les témoins qui se sont battus, qui ont été tués !

Les tranchées ? Les voici décrites par le capitaine d'infanterie Charles Delvert : « L'aspect des tranchées est atroce. Partout les pierres sont ponctuées de gouttelettes rouges. Par places, des mares rouges. Sur le paradoss, dans le boyau, des cadavres raidis couverts d'une toile de tente. »

Il arrive que les tranchées n'existent plus. Alors la journée ou la nuit se passe dans un trou d'obus... sur lequel, selon une croyance obscure, ne tombera jamais un second obus. Croyance souvent démentie. Alors qu'il « souffle » au fond d'un entonnoir de 210, l'aide-major Lavry, du 249^e d'infanterie, est, en quelque sorte, « expulsé » de son entonnoir par une salve de 155. Pas de repos, pas de sommeil sous les grands bombardements de février. « Depuis sept jours et sept nuits, écrit le lieutenant Anatole Castex, du 280^e RI, je ne me suis pas allongé. » Témoignage à peu près identique de Delvert : « Il y a près de soixante-douze heures que je n'ai pas dormi. Les Boches attaquent à nouveau au petit jour (2h30), nouvelle distribution de grenades. Hier, on m'a vidé vingt caisses, il faudra être plus modéré. »

Attaques et contre-attaques, avec les obus français qui, trop souvent, tombent sur nos soldats, malgré les fusées vertes lancées par l'infanterie. Blessés que des brancardiers épuisés vont chercher, la nuit, entre les lignes, et qu'ils extraient parfois difficilement de la boue, cette boue qui, avec la pluie, en février, mars, avril est l'un des deux fléaux naturels du champ de bataille. Postes de secours, un havre de paix ? Non, l'enfer encore. « Les blessés s'accumulent, écrit l'aide-major Lavry. L'un des mes brancardiers est mis en miettes, on n'en retrouve rien qu'une boue rouge, il rentrait de permission. Ceux qui peuvent se traîner partent seuls. Les blessés légers servent de brancardiers. L'un d'eux qui vient d'avoir le thorax percé de part en part, a l'énergie d'aider à porter un blessé plus sévèrement touché. » Pauvres et admirables soldats de Verdun ! **HA**